

## « ET LES SOLDATS QUI S'EN ALLAIENT AURAIENT BIEN VOULU RESTER »

Mon ami Pascal Antonietti (dont le fils vit rue de la Paix 27, à La Chaux-de Fonds, dans la maison qui a vu naître Blaise Cendrars) m'avait envoyé par la poste, depuis la Tchéquie, un CD gravé avec un enregistrement d'une lecture musicale de la *Prose du Transsibérien* lue par le poète et comédien Jacques Probst. Il était accompagné par l'accordéoniste Patrick Mamie (instrument idéal pour une œuvre imprimée en leporello : « Le monde s'étire, s'allonge et se retire / comme un accordéon qu'une main sadique tourmente<sup>1</sup>. »)

Jacques Probst avait bu des coups avec Cendrars sur le port du Vieux-Nice en 1957 ; il a porté sur scène sa *Prose* de 1976 à 2019. À l'issue d'une représentation, Miriam, la fille du poète, lui avait confié qu'il avait, avec son timbre granuleux et rauque, la voix que son père n'avait pas (vrai que ce dernier avait la parole fluette et nasillarde).

Bref, quand « ce fut enfin mon tour » (de monter sur scène), j'étais tendu, moi qui n'ai jamais croisé Cendrars, ni même Miriam, qui ne suis pas comédien et n'ai pas la voix de Jacques Probst.

Pourtant, il fallait « aller jusqu'au bout » ; je rêvais depuis trop longtemps de lire cette *Prose* avec des musiciens. J'avais organisé le poème en parties, annoté chacune de mots-clés, d'indications pour l'accompagnement. J'avais envoyé ce document aux trois musiciens avant la première répétition…

Mais quand j'arrive dans la cave du compositeur et percussionniste Jérôme Berney, le poète et guitariste Stéphane Blok me confie qu'il n'a pas ouvert mon courriel, préférant se laisser surprendre par les mots. Pour Jérôme, mon « saucissonnage » du texte risquait de briser la spontanéité du jeu. Quant au compositeur et pianiste Valentin Villard, je peux déjà m'estimer heureux qu'il soit présent, il a le COVID.

---

<sup>1</sup> Toutes les citations du texte sont extraites de la *Prose du Transsibérien*.

Jérôme nous montre un facsimilé de la *Prose*, publié en 2011 aux éditions PUF ; il déplie les deux mètres de texte et le scotche contre la paroi. Il débouche un Côte de l'Orbe (il est presque 11 heures). Stéphane récupère le bouchon de liège, le découpe et en fait de petits amortisseurs pour ses cordes. Valentin se mouche, éternue, puis chauffe la hanche de sa clarinette. On se lance, sans discussion préalable. À nous de faire entendre « le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel. »

Pendant l'introduction musicale, mon attention est happée par le facsimilé, le livre-tableau de Sonia Delaunay. On n'y distingue qu'un seul élément figuratif, une Tour Eiffel : « Si j'étais peintre, je déverserais beaucoup de rouge, / beaucoup de jaune sur la fin de ce voyage. »

Les percussions de Jérôme cèdent la place à l'Ebow (archet électro-nique) de Stéphane ; à la clarinette, Valentin s'amuse à citer le *Sacre du Printemps* de Stravinsky, une œuvre créée la même année que la *Prose*.

En 1913, Cendrars a 26 ans ; il a déjà perdu son nom (Frédéric Sauser) ; il lui reste encore son bras droit (amputé deux ans plus tard lors de l'offensive de Champagne). Il écrit les premiers vers de la *Prose*, attablé au bar du Petit Billard, sur le Boulevard Saint-Michel. Dans l'appartement d'Apollinaire, il rencontre Sonia Delaunay, une artiste reconnue (contrairement à lui). Elle a des origines russes ; elle veut absolument lire les soixante premiers vers de la *Prose*. Durant cette année 1913, le poète et la peintre assemblent lentement les images du langage (445 vers libres) au langage des images (une huile simultanée sur une toile verticale).

Débute alors une aventure artistique et artisanale, financée par l'argent que Cendrars hérite d'un oncle zurichois, conviant un fabricant de couleurs, un typographe-compositeur, un ouvrier pocheur, etc. Selon la légende, 150 exemplaires – tous différents – voient le jour, soit l'équivalent de la taille de la Tour Eiffel (150 × 2 mètres).

N'en déplaise à Jérôme, Stéphane et Valentin, cette *Prose* n'a été « dédiée aux musiciens » qu'en 1919, six ans plus tard, à la parution de l'ouvrage *Du monde entier* aux éditions de la NRF : un texte tout nu, sans la folle typographie des artisans, sans les couleurs de Delaunay. Je rêve alors d'en faire une lecture musicale et illustrée, avec des dessins en direct sur un grand rouleau en mouvement.

La clarinette se tait ; ne subsistent que les arpèges de la guitare. On se regarde, on est prêt pour le grand voyage, bien au chaud dans

notre cave, une pièce de dix mètres carrés (par le soupirail, on voit qu'il commence à neiger) : « En ce temps-là, j'étais en mon adolescence... »

J'ai 17 ans et la pire moyenne de français de la classe, à égalité avec mon ami Duc Quang. Je suis en 2<sup>e</sup> année du gymnase, à Morges, dans la classe de Monsieur Gaillard, ancien brocanteur devenu prof de français, auteur du roman *Judith* paru aux éditions de l'Aire.

On est en 1995. La ville de Sarajevo est assiégée depuis trois ans. Les bombes pleuvent, comme en 1914, quand l'assassinat d'un archiduc mettait le feu aux poudres, quand Cendrars, chiffonnant sa *Prose*, s'engageait comme volontaire dans la Légion étrangère. Quant à nous, entre une étude de fonction du 2<sup>e</sup> degré et un documentaire sur les civilisations précolombiennes, nous lisions la « lecture de bac » de Monsieur Gaillard, *Moravagine* de Blaise Cendrars.

Quelle claque !

Bouquin apocalyptique, nihiliste, radical. Livre-exorciste, idéal pour l'adolescence, quand on a cette fringale de « vie humaine inattendue » et que l'on souligne des phrases comme : « Manger des étoiles et rendre du caca, voilà toute l'intelligence. »

Ce livre me détournera de mon projet initial (un master en microtechnique à l'EPFL) et me poursuivra jusqu'à la faculté de Lettres de l'Université de Lausanne, où je m'inscrirai à un séminaire de deuxième cycle autour de ce même roman, *Moravagine*, donné par la professeure-assistante Christine Le Quellec Cottier.

C'est alors que je dévore le reste de l'œuvre de Cendrars, les romans, les poèmes, que je découvre également Gogol, Tolstoi, Tchékhov, Dostoïevski, que j'apprends le russe avec la méthode Assimil et que je rêve en secret de monter dans le Transsibérien, comme Cendrars en 1900, lorsqu'il visitait l'Exposition universelle de Paris, fasciné par une présentation du chantier de la mythique voie ferrée.

Cendrars n'a finalement pas eu besoin d'emprunter le Transsibérien pour nous le faire prendre. Hélas, on n'est pas fait du même bois. « Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part, / je pouvais aller partout. » Alors je suis parti en Ukraine, dans les premiers mois de 2002, puis à Moscou. Pour rejoindre Vladivostok, je n'ai pas pris la formule en six jours de rail consécutifs dans un compartiment privé ; j'ai préféré déambuler lentement, en faisant des pauses, trois mois durant, dans

des wagons de 3<sup>e</sup> classe, franchissant l'Oural (qui a des airs de Jura neuchâtelois) et « les eaux limoneuses de l'Amour », pour en ramener de fort vilains poèmes.

Or, un samedi soir de novembre 2024, c'est « enfin mon tour ». Notre lecture musicale a lieu à Neuchâtel, au Club des Mille Boilles, un magasin de musique installé dans l'espace laissé vacant après la fermeture d'une société coopérative laitière.

Après l'introduction musicale de Jérôme, Stéphane et Valentin, je me lance : « En ce temps-là j'étais en mon adolescence. » Je fais le choix de la simplicité, de l'oralité : élision du « e » (*en c'temps-là*) et absence de liaison (*j'étais en*). Leur musique est merveilleusement nostalgique, comme l'est, dans le poème, l'usage de l'imparfait.

Valentin dépose sa clarinette, s'installe au piano. Jérôme délaisse la batterie et frappe sur le cajón qui lui servait de tabouret. Stéphane use de sa guitare comme d'une contrebasse. Le rythme accélère en fonction du poème – « J'avais soif » – s'intensifie – « J'avais faim » – devient transe – « la faim le froid la peste et le choléra. » On est sur des rails. On entend le « bruit des portes, des voix, des essieux grinçant sur les rails congelés », et puis « le piano et les jurons des joueurs de cartes / dans le compartiment d'à côté. »

Il y a d'heureuses correspondances entre les notes et les mots. Stéphane fait crisser ses cordes juste au moment où je parle du « grincement perpétuel des roues ». Valentin trouve une petite mélodie vertigineuse pour traduire « les grandes ombres des taciturnes qui montent et qui descendent ». Il faut dire que la prose parle de clarinette, de « mauvais tambour » et mentionne cinq fois le mot « piano ».

« Quand on voyage, on devrait fermer les yeux » ; c'est ce que fait une partie du public. Je souris, oscille de la tête, suis la cadence. C'est un concert et je suis un intrus heureux au milieu d'un trio génial. Je pense au jeune Freddy qui étudiait la musique, à l'enfant qui se cachait sous le piano maternel, enveloppé dans un grand châle de cachemire : « quand ma mère comme madame Bovary jouait les sonates de Beethoven. »

Mais déjà, il est question de la Butte Montmartre, du Sacré Cœur, de la ligne d'autobus de Saint-Germain. Le bâton de pluie de Jérôme fait tomber la pluie sur les boulevards.

On est en Sibérie, on est à Paris, on est à Neuchâtel, et même plus loin encore, car les gammes de Stéphane sont une invitation au voyage. On salue le Douanier Rousseau, l'oiseau du paradis, l'oiseau-lyre, le colibri. La prose devient poésie sonore avec ces « bilboquets diaboliques » ou ce « Tric-Trac Billard / Caramboles Paraboles » que l'on a envie de répéter en boucle.

On joue, on ne présente plus un spectacle, on ne lit plus un poème, on bavarde, on se balade. Pour peu, on oublierait que, quand le jeune Freddy s'en va pour la première fois à Saint-Pétersbourg, en 1904, la Russie est en guerre contre le Japon : « À Talga, 100000 blessés agonisaient faute de soins / J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk / Et à Khilok, nous avons croisé un long convoi de soldats fous. »

On joue à Neuchâtel... alors qu'on meurt à Kharkiv et qu'on feint de renaître aux États-Unis d'Amérique. Voilà bientôt trois ans que Poutine a envahi l'Ukraine ; Donald Trump vient d'être élu président.

En 1913, Cendrars ignorait l'imminence de la Première guerre mondiale. C'est peut-être aussi pour cela que les vers de la *Prose* résonnent si fort aujourd'hui : « Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester. »

On peine à digérer chaque jour l'annonce d'une nouvelle crise, d'un basculement possible. Le monde est prêt à chavirer, une fois encore. Comme en 1914, comme en 1939. La première fois, Cendrars s'était engagé dans l'infanterie ; il avait eu la chance de ne perdre qu'un bras. La seconde, il a préféré déserter une société devenue folle pour écrire, créer, trouver les mots pour dire l'horreur de la guerre et la beauté du monde.

Quand les nations se déchirent, se préparent au pire, la poésie retrouve sa raison d'être. Il faut d'urgence écrire, peindre, lire surtout, si possible à haute-voix et avec de la musique.

Blaise HOFMANN